



JOURNAL À BICYCLETTE

David Byrne
(SEUIL) – 2011

“There’s a city in my mind / Come along and take that ride”, chantait David Byrne dans les Talking Heads en 1985. Déjà à l’époque, de jour comme de nuit, il arpente New York à bicyclette. Adeptes des détours, il emmène les lecteurs sur son porte-bagage avec ce carnet de route retraçant ses trente années de cyclisme, à des miles d’un guide du routard. Sa promenade en roue libre est un prétexte pour vriller de façon toujours très engagée et documentée sur le consumérisme de la société américaine par le prisme de son urbanisme ou pour faire un long stop dans les galeries d’art. Il marque l’arrêt sur son vélo pliable à Berlin, Manille, Istanbul ou encore Baltimore où il a grandi, des villes dont il a su se faire le portraitiste à hauteur de selle. S’il prend parfois des airs de manifeste, son journal peuplé de rencontres s’avère aussi souvent purement poétique, comme lorsqu’il compare la beauté d’un paysage qui s’évanouit à une chanson dont la première écoute reste éphémère.

Charline Lecarpentier

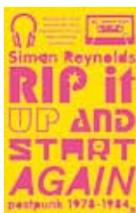


À L'ASSAUT DE L'EMPIRE DU DISQUE

Stephen Witt
(LE CASTOR ASTRAL) – 2017

Le journaliste américain Stephen Witt fait partie de la génération MP3, devenue adulte avec Napster et la circulation libre de la musique sur Internet à la fin des années 90. Un jour, il s’est posé une question : comment les fichiers sonores de tous les albums qu’il recherchait, parfois pas encore sortis, se retrouvaient-ils en ligne ? C’est le point de départ de son premier livre en forme de polar, qui suit l’histoire de trois personnages. Karlheinz Brandenburg est le père allemand du MP3, cet algorithme de compression du son qui n’aurait jamais dû arriver sur Internet. Doug Morris est le patron tout-puissant d’Universal Music à la jonction des 20^e et 21^e siècles, dépassé par le déferlement de musique surgi d’un coup. Le dernier est Dell Glover, roi méconnu des pirates, responsable à lui seul de la fuite de plusieurs milliers d’albums pendant les années 2000. Ce récit croisé forme un portrait fascinant d’une décennie où le vieux monde a explosé, pour laisser la place aujourd’hui à l’économie du streaming. La musique y a-t-elle gagné au change ?

Sophian Fanen



RIP IT UP AND START AGAIN

Simon Reynolds
(ALLIA) – 2007

Avec son titre chipé à Orange Juice, *Rip It Up and Start Again* cartographie l’une des périodes les plus fascinantes de l’histoire du rock : les années post-punk, de 1978 à 1984, s’étendant des ruines fumantes des Sex Pistols aux arrogances flamboyantes de la new wave. Sept années dont le critique anglais Simon Reynolds dresse une chronologie aussi encyclopédique que passionnée, nous emportant d’une scène à l’autre (no wave, mutant disco, 2-Tone), entre Londres et New York, au fil des audaces, des révolutions et des explorations de l’époque. Les formations cultes (PiL, The Human League) y croisent les héros oubliés (The Desperate Bicycles) dans un passionnant fourmillement de trajectoires musicales protéiformes. Vertigineux quoique non exhaustif, *Rip It Up...* s’explorer un carnet à la main tant on se prend d’envie d’aller découvrir chaque nom, chaque morceau évoqué le long de ses 600 pages qui ont permis de redéfinir le post-punk et son inépuisable modernité.

Emilien Villeroy



L'ÉPOPÉE DESSINÉE DES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES

La bande dessinée *Le Chant de la machine* raconte l’histoire des musiques dansantes des années 60 jusqu’à la fin des années 80 : indispensable.



Il y a vingt ans, Mathias Cousin dessine les flyers des soirées Cheers de Sven Love et Greg Gauthier, et notamment celui d’une spéciale Chicago, qui va lui donner l’idée d’un projet plus ambitieux. En contact avec l’éditeur Delcourt, qui s’intéresse au potentiel commercial du sujet, alors que la France de 1998 finit par accepter la techno, il sollicite David Blot de Radio Nova pour écrire cette bande dessinée. L’étudiant en école d’art et le promoteur des soirées Respect s’informent avec le peu d’articles disponibles, piochés çà et là dans *The Face*, *i-D* ou ceux de Didier Lestrade dans *Libération*. C’est d’ailleurs ce dernier qui dénicher les épreuves de *My Life and the Paradise Garage: Keep On Dancin’* (2000), l’autobiographie de Mel Cheren, le fondateur du célèbre Paradise Garage avec le DJ Larry Levan, et responsable du label West End Records, et qui sert de base à leur travail. *Le Chant de la machine* sera la retranscription d’un monde méconnu dans l’imaginaire pré-Internet, et l’histoire, de la fin des années 60 à la fin des années 80, se matérialisera dans les lieux emblématiques de la musique dansante, pour tracer une filiation désormais évidente, entre les époques et les artistes. Du loft new-yorkais de David Mancuso jusqu’au Paradise Garage donc, du Warehouse de Chicago à l’Hacienda de Manchester, le récit déroule l’évolution et la mutation de la disco en house ou techno. Ces endroits rêvés, où Blot et Cousin n’ont pas mis

les pieds, s’illustrent par le trait en noir et blanc du jeune dessinateur. L’ouvrage résonne avec l’œuvre de Crumb sur la forme mais aussi sur le fond, car des bluesmen aux DJ’s, c’est bien la même histoire d’exploitation de l’artiste noir qui s’écrit ici. Le dernier chapitre propose de mélanger punk et disco et revient sur les tribulations de New Order, entre la Fun House, le club emblématique d’Arthur Baker à New York, et l’éphémère rencontre avec Nico à Ibiza avant son décès. Ce sont toujours les quatre Mancuniens, par la grâce d’un tiré à part commandé par leur label pour la sortie de leur album *Get Ready* (2001), et initialement publié en épisodes dans *Magic*, qui vont relancer l’aventure et déclencher la rédaction d’une suite.

Le volume 2 recense cette fois les anecdotes vécues par leurs auteurs, retranscrites via des personnages imaginaires. Le style de Mathias Cousin a évolué, puisque la couleur fait son apparition, et les cases très fouillées et documentées cèdent la place à des planches plus figuratives et graphiques pour décrire le tumulte des corps et des rythmes, et peindre la révolution électronique, de ses découvertes musicales enthousiasmantes à la chute inhérente : trop d’excès et de désillusions, et la récupération d’un mouvement hédoniste en business lucratif. Entre la ligne claire franco-belge, et les illustrations de Pierre Le Tan, l’ensemble

creuse le sillon d’un pointillisme pop ultra référencé, assombri par le suicide de Mathias Cousin avant la parution de ce second ouvrage. Le troisième tome espéré par David Blot, en un récit classique de quarante-six pages, concentré en une nuit avec les acteurs fictifs des deux recueils, ne verra jamais le jour. Réuni en un seul ouvrage par Allia fin 2016, dans une édition augmentée et préfacée par Daft Punk, *Le Chant de la machine* demeure à ce jour une référence historique sur les musiques électroniques, fantasmée et précise à la fois, et un grand livre tout simplement.

Alex Mimikaki

• *Le Chant de la machine*, Mathias Cousin et David Blot (ALLIA)

